



HAL
open science

Marcher sur deux jambes. Ou comment révolutionner l'architecture sans la tuer

Guillaume Nicolas

► **To cite this version:**

Guillaume Nicolas. Marcher sur deux jambes. Ou comment révolutionner l'architecture sans la tuer. 2025.
<hal-05261847>

HAL Id: hal-05261847

<https://hal.science/hal-05261847v1>

Submitted on 3 Nov 2025

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons CC BY-NC-ND 4.0 - Attribution - Non-commercial use - No
Derivative Works - International License



© Guillaume Nicolas

Marcher sur deux jambes Ou comment révolutionner l'architecture sans la tuer

par Guillaume Nicolas

Définir l'architecture est une gageure. Mais à l'heure de la remise en cause, plus que légitime et nécessaire, de l'hégémonie de la construction neuve, nous ne pouvons faire l'économie de repenser, après tant d'autres, ce qui caractérise l'architecture. Au risque, sinon, de souffler le froid et le chaud sur son avenir, sans que l'on sache bien si c'est de la discipline ou de la profession, ou encore d'autre chose dont on parle. Au risque surtout de manquer sa cible.

Ces derniers temps, les prises de position se multiplient en faveur d'une révolution architecturale. L'intersection entre les luttes écologiques, paysannes, féministes et décoloniales produit de stimulantes publications dont les récents dossiers de *d'a* se sont fait l'écho. Notamment, Mathias Rollot appelle à réinventer une manière non extractiviste de construire pour résister aux systèmes de domination en place (*Décoloniser l'architecture*, Le Passager clandestin, 2024). Les désastres écologiques invitent à repenser l'ordre du monde et l'architecture ne saurait y rester extérieure. Approuvons et engageons-nous collectivement dans cette voie.

Non sans une réserve majeure. En effet, à tant se focaliser sur la dimension politique de l'architecture, certaines publications en viennent à invisibiliser sa dimension sensible, formelle, esthétique, en un mot : artistique. Osons ces mots pour qu'ils ne deviennent pas tabous. L'enjeu n'est pas ici de tempérer les appels à la révolution de la discipline, car ceux-ci nous obligent, mais plutôt de préciser quelques-unes de ses notions pour penser la refonte de l'architecture et non sa mort.

LES CONTRADICTIONS DE L'ARCHITECTURE...

Appelons architecture *l'art de bâtir un espace sensible et habitable*. Cette définition, sûrement trop longue pour faire figure d'aphorisme, tente de réunir en une formule deux grandes contradictions qui la constituent. D'une part, c'est un art au sens artisanal – la maîtrise des techniques de conception et de construction (neuve ou non) de l'espace – autant qu'un art au sens artistique – une quête esthétique, l'art de l'espace sensible. D'autre part, en tant qu'art, elle relève d'une rationalité autonome, cristallisée notamment autour de la question de la forme des

Affirmons que l'architecture, cet art utile, doit marcher sur ses deux jambes, éthique et esthétique

Guillaume Nicolas est architecte (au sens défini dans l'article) et maître de conférences à l'ENSA Normandie.

espaces. Mais c'est un art utile, condamné à être financé, construit et habité par d'autres. En ce sens, comme nous le rappelle Jeremy Thill (*Architecture Depends*, MIT Press, 2013), la discipline est hétéronome et politique. L'architecture porte en elle cette double contradiction que Vitruve avait déjà saisie avec sa triade. Dit autrement, l'architecture et le beau adviennent avec le bien construit et l'utile, et non en deçà¹. C'est sa croix, mais aussi sa richesse inestimable, et pour tout dire sa raison d'être.

... ET SES AMBIGÜITÉS

Soulignons trois autres facettes qui, à la différence de ce qui précède, ne constituent pas des contradictions, mais rendent possiblement ambigu tout discours sur l'architecture. D'abord, il faut bien faire la distinction entre l'architecture et les architectes, catégorie qui, sauf précision contraire, désigne les professionnels de la conception du bâti, dont le titre est protégé par leur Ordre. Ces architectes ordonnés n'ont pas le monopole sur l'architecture. Ou plus exactement, ce monopole en France n'est que juridique. L'architecture pré-existe à l'Ordre et lui survivra. Ensuite, l'architecture constitue à la fois un art (pratiqué canoniquement dans les agences et sur les chantiers), une discipline (enseignée dans les écoles d'architecture et ailleurs) et le produit de cet art, une œuvre : un espace bâti, sensible et habitable (qui n'est pas nécessairement un chef-d'œuvre). Enfin, cet art ne produit pas uniquement des espaces. Il engendre également de la pensée, ou plutôt des pensées, qui sont de deux natures.

LES DEUX PENSÉES À L'ŒUVRE

Le premier type de pensée est physiquement matérialisé dans l'espace bâti. Celui-ci est bien le fruit d'une *pensée en œuvre*, une intention qui outrepassa la seule résolution d'un problème technique et lui confère sa cohérence interne. Cette pensée est plus ou moins intuitive ou conscientisée chez ses maîtres d'œuvre. En ce sens, l'architecture-œuvre peut donc se définir comme le produit (au sens mathématique) entre le bâti matériellement présent et la pensée qu'il incarne :

*une architecture-œuvre =
un espace bâti x une pensée en œuvre*

Le second type de pensée constitue l'intellectualité de l'architecture – critique, dogmatique et théo-

rique – matérialisée, le plus souvent, dans des écrits ou des conférences. C'est une pensée réflexive, *une pensée sur l'œuvre*. Ainsi l'architecture-art produit des œuvres bâties et des idées :

*L'architecture-art =
des architectures-œuvres x des pensées sur les œuvres*

Étudier la discipline, c'est étudier à la fois des œuvres et des idées (*en œuvre* et *sur l'œuvre*) historiquement situées. Et se préparer à en produire soi-même, et avec d'autres.

La rationalité de l'architecture ne peut donc pas se limiter au critère politique, tel que l'a défini, par exemple, un récent article appelant à déconstruire l'imaginaire métropolitain : « La rationalité architecturale pourrait être décrite comme la volonté d'administration et de mise en ordre du monde selon un agencement univoque préalablement établi par l'imagination². » Certes, l'architecture savante est l'expression d'un pouvoir, mais ses raisons excèdent cela. Ainsi, les auteurs cités ci-dessus ont bien raison d'appeler de leurs vœux une révolution de l'architecture qui soit à la hauteur de l'urgence et de l'ampleur des dysfonctionnements sociaux et écologiques. Mais leurs critiques tendent par moments à confondre d'une part la profession, l'art, la discipline et les œuvres. D'autre part, elles tendent à réduire l'architecture à la dimension sociale et politique du bâti, quitte à abandonner sa part sensible et réflexive. Pour éviter cet écueil, affirmons que l'architecture, cet art utile, doit marcher sur ses deux jambes, éthique et esthétique. Et développons quatre points qui permettent de nouer la portée artistique et politique de l'architecture.

1. L'ARCHITECTURE EST UNE CULTURE

ET NE PEUT ÊTRE AMNÉSIQUE

Parlez d'Alberti, de Viollet-le-Duc ou de Perret (et dans un siècle de Koolhaas ?) et vous êtes rapidement suspecté de conservatisme. Pourtant, la pensée réflexive ne peut faire l'économie de l'épaisseur historique. Rajoutons-en une couche : oui, les catégories vitruviennes sont toujours d'actualité pour penser l'architecture. Certes elles ne suffisent pas, certes il faut les discuter et les réactualiser à l'aune de notre époque, mais elles sont bien utiles pour penser l'architecture. Qui songerait à étudier la philosophie en éludant Socrate ? Après la table rase du bâti existant promue par le modernisme et

*Après la table rase
du bâti existant
promue par le
modernisme et
critiquée, à raison,
par le nouveau
paradigme,
ne sombrons pas
dans une table rase
des idées*

Page de gauche : et si l'ad hocisme du vernaculaire contemporain nous montrait la voie d'une esthétique à venir ? Atelier d'un paysan-boulangier, Saint-Vaast-Dieppedalle (76).

1. Pour reprendre une formule de l'enseignement de Jacques Fredet.
2. Xavier Bucchianeri, « Architecture et agriculture : déconstruire l'imaginaire métropolitain », *Terrestres* (revue en ligne), 17 décembre 2024 – article par ailleurs très pertinent sur le fond mais qui bute donc sur cette vision réductrice de la rationalité architecturale.

critiquée, à raison, par le nouveau paradigme³, ne sombrons pas dans une table rase des idées.

2. L'ARCHITECTURE EST BIEN UNE AFFAIRE DE FORME (ENTRE AUTRES)

L'autre grand tabou désormais serait de débattre de la forme. « Ce n'est pas le sujet », clament les tenants de la révolution. Au contraire, c'est bien le sujet quand on parle d'architecture. Ou alors nous parlons d'autre chose, mais alors de quoi ? Il faut l'affirmer, la recherche de forme, la volonté de forme est au cœur de l'architecture en tant qu'art. Cette forme, c'est bien sûr en premier lieu la géométrie, dont la règle et le compas accompagnent l'architecture depuis des siècles. Qu'ils soient numériques aujourd'hui n'enlève rien à leur pertinence pour engendrer et critiquer la forme. Mais la forme en tant que « configuration concrète ou matérielle telle qu'on peut la percevoir, toutes qualités confondues⁴ » dépasse le visuel et inclut l'ensemble des sens (tactile, thermique, kinesthésique, acoustique, olfactif). L'architecture a su maintenir et faire évoluer ses catégories conceptuelles et sensibles. Même si ce sont des questions difficiles, ne les abandonnons pas. Actualisons-les.

3. L'ARCHITECTURE EST UN ART, MAIS HABITER N'EN EST PAS UN

Si Ivan Illich soutient à juste titre l'idée que les habitants doivent pouvoir s'approprier et transformer leurs lieux de vie et que l'architecture et sa profession ne doivent pas être des instruments d'oppression, sa formule « habiter est un art » apporte une confusion qu'une critique radicale relaie un peu facilement. Certes, et il faut le rappeler constamment, l'ensemble de l'humanité habite l'architecture et l'architecture se doit d'être à son service. Cela nous oblige à inventer, après d'autres, de nouvelles façons de la pratiquer. Et la réciproque est également vraie : l'humanité est habitée par l'architecture – au sens d'architecture bâtie – dans ses représentations conscientes et inconscientes. Pour autant, il est une chose de passer sa vie à habiter des architectures (et des paysages) et il en est une autre d'y dédier sa vie. Plus qu'une profession ou un titre, on touche là à ce qui devrait, selon moi, définir ce que signifie être architecte : est architecte celui ou celle qui consacre sa vie à l'architecture. On voit alors que toute l'humanité n'est pas architecte. Pas plus que tous les parents ne sont des puériculteurs. Aussi les architectes – professionnels ou amateurs – sont-ils

jour et nuit habités par l'architecture en tant que bâti (comme tous les autres humains), mais aussi en tant qu'idée.

Pour faire un parallèle, habiter serait dans ce sens l'art des anthropologues et des philosophes. Mais, nous arrivons là aux limites de la polysémie du mot *art*. Habiter n'est pas un art au sens où l'architecture l'est, puisqu'habiter ne produit pas d'œuvre. Donc, et nous en revenons à la définition de l'architecture, il faut accepter que l'architecture porte une part d'hétéronomie, celle de l'habiter par les habitants, celle du construire par les ouvriers. Celle aussi de la commande et de la finance par le maître d'ouvrage (Illich dirait-il pour autant que l'économie est un art ?).

4. ON VIT ET HABITE BIEN MIEUX AVEC L'ARCHITECTURE

Le dernier point est la confusion régulièrement entretenue entre architecture et architecte, confusion qui trouve son paroxysme dans la formule de l'article de Mathias Rollot : « On vit et habite sans doute bien mieux sans architect(ur)e ». Il nous faut pourtant absolument distinguer les deux, sans quoi, en condamnant la profession (ou la partie d'entre elles qui serait inféodée aux intérêts capitalistes) et tout ce qu'elle charrie de contrôle réel et symbolique sur l'habiter et le construire, on enterre l'art et la discipline. Au contraire ! Affirmons et défendons qu'on vit et habite bien mieux avec l'architecture, du moins dans une bonne et belle architecture (qu'elle soit le fruit ou non d'un architecte). Pour s'en convaincre, il suffit d'entendre la satisfaction des quelques privilégiés qui réussissent à se faire construire une maison par un bon architecte – car oui, un bon architecte conçoit et suit les travaux de ce qui fait une bonne architecture. Ou encore de voir les effets positifs que peut produire une nouvelle école bien pensée et bien bâtie sur un village tout entier, comme l'ont fait récemment, par exemple, Gaël Huitorel et Alexandre Morais à La Selle-Craonnaise.

L'exposé de ces convictions est une invite à discuter collectivement ce que pourrait signifier de pratiquer et d'enseigner l'architecture – cet art intrinsèquement politique – dès lors que la construction neuve n'est plus la règle mais l'exception. Afin que l'architecture continue de marcher sur ses deux jambes, il nous faut inventer des esthétiques qui soient entrelacées aux nouvelles éthiques contemporaines, tant décarbonées que décolonisées. ■

*En tant qu'art,
l'architecture relève
d'une rationalité
autonome, cristallisée
notamment autour
de la question
de la forme.
Il faut y intégrer
que l'architecture
porte une part
d'hétéronomie,
celle de l'habiter
par les habitants,
celle du construire
par les ouvriers*

3. Charlotte Malterre-Barthes, *A Moratorium on New Construction*, Londres, Sternberg Press, avril 2025.

4. Luc Baboulet, « Penser le territoire », *Marnes*, volume 5, 2020.